

Nous sommes au début des années 1960, Betty Hill, placée sous hypnose, revit, en direct, son enlèvement dans une soucoupe-volante par des E.T. L'affaire fait du bruit, est colportée par les médias. Elle devient rapidement, dans les mythologies populaires, le paradigme même de la rencontre, dans un futur inévitable, avec l'Autre.

Cet événement devait occasionner un travail théorique. Il présente une manière inédite de *faire de la fiction* et de *l'activer* dans l'espace public. Les usages propres à cette *manière de faire* nous concernent encore, même si nos habitudes philosophiques les ont marginalisés, relégués au département des pratiques méprisables ou risibles de l'ordinaire indigne d'enquête.

À partir de l'étude précise de ce cas, il s'agira ici de comprendre comment de nouveaux usages fictionnels peuvent s'installer dans notre quotidien, changer nos mentalités, les façons dont nous concevons nos perspectives d'avenir et les moyens institutionnels que nous nous donnons pour nous y préparer. La psychologie prédictive est la psychologie qui vient s'articuler sur cette nouvelle conception de la fiction.

8 €

ISBN : 978-2-917131-40-4

www.questions-theoriques.com

L'auteur a bénéficié de l'aide du Cnl pour écrire ce livre.

CNL
Centre national du livre

9 782917 131404

Questions théoriques

Le cas Betty Hill

Dominiq Jenvrey

Dominiq Jenvrey

LE CAS BETTY HILL

**Une introduction
à la psychologie
prédictive**

Questions théoriques
collection *forbidden beach*

LE CAS BETTY HILL
UNE INTRODUCTION
À LA PSYCHOLOGIE PRÉDICTIVE

DU MÊME AUTEUR :

Théorie du fictionnaire, Questions théoriques,
coll. « Forbidden Beach », 2011.

L'E.T., fiction concrète, Seuil, 2008.

L'Exp. tot., èe, 2006.

L'Expérience totale, èe, 2006 (livre numérique).

Dominiq Jenvrey

Le cas Betty Hill
Une introduction à la psychologie prédictive

Questions théoriques
collection *Forbidden Beach*

LA FICTION COMME INSTITUTIONNALISATION

par Christophe Hanna

Lise B. sort de la salle des professeurs de son lycée. Elle lance à ses collègues : « Vous verrez, tout va bien se passer. » Nous sommes un peu avant les vacances de la Toussaint, il est 10 heures et dans quelques minutes, au milieu de la cour, elle brûlera vive. Elle s'est volontairement enflammée. Elle marche parmi les élèves, leur parle, ses vêtements fondent. L'effroi fige certains, mais d'autres filment la scène avec leur téléphone. Moins d'une heure après, m'a raconté la mère d'une lycéenne qui tenait le « Point chaud » situé en face de l'établissement, certains jeunes regardaient et commentaient les faits, ensemble, sur les petits écrans de leurs portables : les vidéos avaient été mises sur Youtube où elles sont restées très peu de temps. Quatre ou cinq jours plus tard, je discute avec Michaël, l'un des élèves de Lise. Il avait publié, avec quelques camarades, une page d'hommage sur Facebook pour la mort de sa prof de maths. Il me raconte alors qu'une équipe de psychologues avait été dépêchée par le rectorat pour leur parler. Ensemble, ils étaient revenus sur l'histoire de la vidéo, et les pysys leur avaient dit que ceux de leurs camarades qui

avaient fait ça ne devaient pas forcément être condamnés : ce n'était pas nécessairement des êtres cruels, d'ailleurs, ils devaient bien savoir que les vidéos seraient très vite supprimées, deviendraient inaccessibles, inutilisables. Et c'est vrai qu'on ne les trouve pas en deux clics. Ce n'était donc pas tellement pour les revoir et les montrer qu'ils les avaient faites et mises en ligne. C'était, pour ces jeunes, dirent les psychologues, une manière de se protéger d'une réalité trop violente en se réfugiant comme dans une *bulle de fiction*.

Je n'ai jamais su si Michaël avait fait partie du groupe des filmeurs. Je sais seulement qu'il comprenait intuitivement cette théorie. Il essayait de me l'expliquer, parce qu'elle permettait de sauver certains de ses copains que tout le lycée s'était mis à regarder comme des bêtes immondes, mais aussi parce qu'il la trouvait *vraie dans la situation*. Avant de poursuivre, je voudrais dire que c'est cette attitude, chez cet adolescent, qui a, de prime abord, suscité ma sympathie puis ma curiosité, et la réflexion qui va suivre. Comme Michaël, je ne crois pas que les théories soient uniformément vraies ou fausses. Je crois qu'elles valent plus ou moins pour nous dans une situation donnée, que dans telles ou telles circonstances, certaines nous sont plus secourables que d'autres, et que leur intérêt principal est de nous aider à nous sauver : elles doivent être des instruments de solidarité. Je veux dire par là qu'elles doivent moins nous servir à discriminer les êtres ou les objets, à les placer durablement ou définitivement dans des catégories, qu'à nous permettre de les observer sous une lumière telle qu'on puisse les intégrer à notre vie commune et ordinaire. Voilà pourquoi je pense que, bien souvent, les

théories gagnent à être des explications de forme justificative, comme l'est la théorie de Michaël, plutôt que des redescriptions objectives de type anatomique.

Opposer les théories classeuses de type « anatomie » à celles qui cherchent à inventer d'autres manières d'observer les choses présentes me vaut souvent des objections. Par exemple, on me dit que les taxinomies peuvent très bien, elles aussi, s'avérer des outils secourables en situation concrète : les instruments comme les trieuses, les commodes, les boîtes à outils, les dossiers nous sont d'une grande utilité pratique, les anatomies fonctionnent comme cela. Ce n'est pas faux. Mais il est vrai aussi que ces deux manières de théoriser, en réalité, se complètent plus qu'elles ne s'opposent. Pourtant, elles se distinguent par de grandes différences d'allure et de méthode dans l'écriture, mais aussi par les comportements réceptifs qu'elles favorisent. Les anatomies induisent, chez les publics, une attitude interprétative bien spécifique : celle du reclassement réflexe dans une catégorie connue des objets *a priori* reconnaissables comme classables, c'est-à-dire pertinents selon les critères formels du système de classement sur quoi repose l'anatomie. Par exemple, vous tombez sur un texte, voilà un objet reconnaissable/classable. Vous vous demandez alors : ce texte, est-il une fiction ? Un roman ? un roman policier ? N'en emprunte-t-il pas la logique qu'il mêle pourtant, tiens mais oui !, à celle du poème lyrique ?, etc.

Cette attitude détermine la nature et la qualité même de la relation esthétique que vous allez pouvoir entretenir avec une œuvre. Quand votre esprit adopte, par habitude, ce comportement « anatomique », il est automatiquement

fasciné par l'objet identifiable (classable) qui résiste pourtant à un classement immédiat et qui va réclamer plus d'attention pour effectuer un classement plus nuancé ou plus composé, voire l'ajout d'un nouveau tiroir catégoriel, à condition qu'il s'intègre bien dans le système. Vous vous concentrez sur de l'*un peu étrange* à l'intérieur d'une gamme de fonctionnements possibles, somme toute assez similaires. Et c'est ce genre de production, légèrement déviante, que vous allez valoriser esthétiquement.

En revanche, quand vous cherchez à **observer une chose donnée** – ici, des pratiques sociales consistant à mettre à distance la réalité qui vous violente – sous une autre lumière, disons, donc, **comme de la fiction**, votre attention n'est pas requise du tout de la même façon. D'abord, vous ne vous dirigez pas d'emblée vers des objets pertinents pour un système de classe (ou objets formellement reconnaissables) : vous élargissez l'angle d'observation, de sorte que vous saisissez des objets hors champ que vous rapportez parce que la situation l'exige : ici, les psychologues *rappellent* dans le domaine de la fiction les attitudes psychologiques et les gestes des jeunes vidéastes confrontés à une situation choquante. Ensuite, vous ne vous focalisez pas sur ce qui résiste d'emblée au classement (le *relativement* extraordinaire). Votre activité d'observateur est tout autre, elle consiste à établir une nouvelle forme de relation entre deux types de pratiques, qui peuvent être tenues pour très banales et ordinaires dans leur système de classement habituel, mais qui gagnent un intérêt soudain lorsqu'on les relie de cette manière : en cherchant à **voir l'une comme de l'autre**. Établir cette nouvelle relation

signifie alors chercher à tirer bénéfice de ce rapprochement, de ce « voir X comme *de l'Y* », à le rendre aussi pertinent que possible dans une situation donnée. Enfin, en ce qui me concerne pour l'instant, à tirer un profit théorique de l'éclairage réciproque de ces deux réalités ou deux notions habituellement tenues séparées, la première permettant la reconception de la seconde.

La plupart de nos théories *générales* de la fiction supposent l'idée que nos fictions sont des fabrications destinées à nous faire partager des représentations d'une possible réalité (films, drames, romans, etc.), quitte à réduire cette réalité à certains aspects les plus saillants du réel, ou aux faits les plus symboliques ou allégoriques. C'est en tant que représentations qu'elles agissent sur nous (sur notre esprit). Dans la théorie de Michaël, nous constatons tout de suite que la question de la représentation passe au second plan – celle du partage d'émotions aussi, finalement, puisque les vidéos ne pouvaient rester en ligne que quelques heures. Ne demeurent, parmi les valeurs traditionnellement imputées à la fiction, que cette capacité à indexer une réalité allégorique ou exemplaire, à l'unifier, à la rendre identifiable, voire utilisable, et à nous mobiliser autour d'elle : de même que *Madame Bovary* nous offre un univers qui a sa logique propre, auquel nous nous référons communément, et même sérieusement, lorsque nous parlons de *bovarysme*, de même *l'immolation de Lise B.*, dans la conception qu'en donne Michaël constitue désormais *une* réalité singulière, de prime abord horrifiante, celle d'un petit nombre de jeunes qui n'ont pas aidé, qui n'ont pas été médusés non plus, qui ont préféré utiliser les téléphones et

le Net pour se protéger de « la » réalité. Une réalité singulière, qui, dès lors qu'on cherche à la comprendre plus qu'à la condamner, suscite l'activité théorique.

Nous voilà donc devant une conception de la fiction sans *mimesis* durable, à *mimesis* secondaire ou secondarisée. Ce qui est placé au premier plan est l'action concrète que l'*activité fictionnalisante* effectue en retour sur le groupe de ceux qui s'y consacrent. Faire de la fiction, dans ce cas-là, ce n'est pas fabriquer des images, c'est « se mettre dans “une bulle de fiction” », c'est effectuer un acte qui possède en soi une capacité de transformer la réalité que vous vivez, en l'occurrence qui vous en préserve, vous aide à ne pas être frappé de plein fouet par elle. Par conséquent, plus qu'une figuration du réel, la fiction ici est conçue comme un moyen de contrôle des événements réels par « déréalisation », filtrage amortissant, *ad hoc*, de la réalité, un peu comme on préserve sa rétine avec du verre noirci en vitesse devant l'éclipse qu'on n'a pas prévue. S'il me fallait, dans le cadre de cette théorie, comparer ces ados filmeurs à celle de personnages que la culture classique met à notre portée, ce pourrait être, le caractère scandaleux de l'acte mis à part, à des personnages du théâtre de Marivaux, comme cette Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*. Placée devant une réalité inquiétante qu'elle refuse d'affronter directement, un mariage arrangé par les pères avec un homme qui pourrait bien n'être qu'un mufle, elle décide de se déguiser en femme de chambre, de jouer un personnage fictif. Ce faisant, elle met la réalité à distance, l'examine en secret, évalue la possibilité d'une convenance réciproque. Dans un cas comme dans l'autre, les acteurs de la fictionna-

lisation cherchent à suspendre une réalité qui les surprend en l'encadrant dans un « jeu » *ad hoc* : celui du travestissement chez Marivaux, du filmage/postage chez les lycéens. Mais bien entendu, il y a quelque chose de très différent. Le « jeu » chez Marivaux est une tromperie, sa fiction un quasi-mensonge : celle-ci n'agit que grâce à la figure faussée qu'elle tend à ceux dont on veut se prémunir. Rien de cela avec nos lycéens, aucun mensonge : l'effet de la fiction résulte moins de l'image qu'elle oppose au réel que du mécanisme même du jeu nécessaire à sa production.

C'est pourquoi peut-être d'autres modèles conviennent mieux. Je pense, par exemple, à ces libertins qui théâtralissent leurs ébats de manière à transfigurer leur vie érotique en y introduisant des rôles, une scène dont les personnages principaux des *120 journées* de Sade offrent un exemple extrême. Plus ordinairement et peut-être plus justement, je pense aussi à ceux qui mettent en ligne en direct, par *webcam*, leur existence quotidienne et qui, du simple fait de l'avoir spectacularisée ainsi, la trouvent plus excitante, l'éprouvent plus intensément. Ce type d'effet pragmatique est négligé par les conceptions courantes de la fiction. À ma connaissance, celles-ci considèrent surtout deux formes d'efficience. Soit la prescription : la fiction nous ferait agir en réaction (adhésion, imitation ou répulsion) à ce qu'elle montre (modèle de la *fable* ou de l'*exemplum*, dans sa conception classique), soit l'habitude (ou *encapacitation*) : la fiction nous permettrait de maîtriser la réalité dont elle met le simulacre devant nos yeux (modèle du simulateur de vol), ou de nous fédérer dans la recherche de compétences interprétatives qui nous définiraient

en tant que communauté (modèle post-romantique des communautés réactualisant leurs mythes).

Comme on le voit, les conceptions courantes de la fiction situent le pouvoir de la fiction dans la *représentation*, comme une propriété de sa syntaxe, des images qu'elle véhicule, de sa logique. Elles n'envisagent jamais ce pouvoir comme une potentialité liée à l'activité nécessaire à faire exister cette représentation, comme c'est le cas dans la théorie de Michaël. D'ailleurs, bien souvent, quand on cherche pourquoi telle œuvre fictionnelle produit tel ou tel effet pragmatique, on en cherche les causes dans la matière même de l'œuvre, dans sa structure. C'est le principe même, par exemple, de la grammaire du récit structuraliste. La fiction est alors ramenée, parfois implicitement, à un ensemble réduit de *formes d'énonciation*, tenues pour porteuses de vertus variées auxquelles seraient sensibles leurs lecteurs.

Si l'on souhaite trouver un élément de comparaison vraiment valable, pour cette forme d'usage fictionnel qui semble désormais bien repérée par les psychologues, le meilleur serait alors peut-être le cas Betty Hill dont parle Dominik Jenvrey. Le cas Betty Hill, au fond, n'est autre que l'histoire d'une Américaine qui change le cours de son destin en jouant, soudain, un jeu fictionnel inédit. Betty, certes, crée de toutes pièces une histoire de rencontre originale et séduisante avec des êtres venus d'un autre monde, qui va devenir vite très influente et être maintes fois reprise. Mais au fond, ce qui importe, dans cette affaire, ce qui rend ce cas paradigmatique et pragmatiquement efficace, au-delà du contenu frappant du scénario, demeure, comme le suggère cet essai, l'ensemble des connexions institutionnelles que la production de l'histoire

va occasionner. Psychiatre, hypnotiseur, médias, littérateurs, monde du spectacle interviennent ici ensemble, chacun à leur manière. Ensemble, ils constituent une communauté active autour de Betty, pour que sa fiction existe, et c'est au travers de ces transactions institutionnelles, multiples, inédites que l'action de la fiction se produit. Cette action résulte avant tout d'effets d'autorégulation, de *feedback* sur chaque acteur, chaque institution impliqués dans l'écosystème nécessaire à la production de l'histoire de Betty. La fiction n'est plus pensée comme un récit qui agit sur un public, elle est conçue avant tout comme une activité écosystémique dont le pouvoir est de transformer la réalité de la vie des acteurs qui y participent – Betty, bien sûr, en premier lieu. Bref, elle modifie le destin des êtres qui la jouent, réoriente les perspectives de leur futur.

L'autre enjeu de cet essai consiste à tenter de tirer quelques conséquences d'une telle reconception de la fiction. En particulier dans le domaine de la psychologie, prise d'abord, au sens le plus large, comme l'ensemble des représentations « sérieuses » que nous nous donnons du fonctionnement de notre esprit. C'est là que Jenvrey est conduit à adopter une allure théorique bien particulière, qu'on pourrait qualifier de *poétique-fiction*. Ayant pris soin d'éviter les définitions consacrées par la tradition en focalisant son attention sur un cas d'usage fictionnel déviant, il en tire un modèle théorique, disons concurrent du modèle mimésique. Ce nouveau modèle lui permet alors d'imaginer quelles formes de production littéraire pourraient en être issues, et ce que pourrait être leur rôle social. Que seraient une pratique, un *art psychologique* qui ne reposeraient pas sur le modèle représentationnel de la fiction, qui, par exemple, ne s'appuieraient plus sur la structure narrative

(monologue intérieur, paysage mental, etc.) du récit au passé pour nous rapporter l'expérience de nos états de conscience, de nos intentions ou encore celui de nos rêves ?

Puisque la fiction, ici, ne se limite plus aux représentations d'une réalité possible, dont la possibilité même est largement déduite du (déjà)-fait, *fiction* désigne finalement toutes les formes d'activité qui ouvrent à des possibilités nouvelles, qui nous mettent en disposition de pouvoir effectuer une *mise à distance de la réalité*, qui nous permettent localement de *dé-réaliser* pour *re-réaliser*, de modifier l'agencement du réel par les infléchissements, les perturbations, les collisions interinstitutionnelles inattendues que les pratiques de fictionnalisation réclament.

En cela, la fiction reconçue n'est plus nécessairement attenante à des formes narratives, à des images, mais à des opérateurs ou des *dispositifs sociétaux ad hoc* (jeux improvisés à l'occasion, expérimentations *déplacées* de techniques nouvelles, etc.) : des réagencements institutionnels divers, dont la mise sous hypnose de Betty Hill sous assistance médicale, sa récupération médiatique n'est qu'un exemple. La « psychologie prédictive » serait alors la discipline psychologique découlant de cette nouvelle conception de la fiction. Elle viendrait, en tant que discipline, s'ajouter à la psychologie traditionnelle qui, elle, s'articule sur la conception mimésique de la fiction. Quand l'une tente de cerner, dans nos discours, ce qui du passé obsède notre présent, l'autre chercherait à mieux diagnostiquer la manière dont nos fantasmes du futur trouvent à s'exprimer, en transformant la réalité institutionnelle qui constitue la forme même de notre quotidien.

Le cas Betty Hill
Une introduction à la psychologie prédictive

Un *événement* s'est produit au début des années 1960, qui eût mérité une implication théorique et un traitement créatif, puisqu'il réunissait une action inédite, une possibilité future et de la fiction.

C'est l'objet de ce livre.

Nos habitudes, nos intuitions, nos conceptions de la fiction nous gênent pour sa compréhension. Elles produisent des interprétations erronées, elles nous induisent en erreur. Elles ont conduit Betty Hill, la protagoniste, à tenir un discours univoque.

Par l'étude de cet *événement*, vont être produites une nouvelle théorie de la fiction et une nouvelle méthode pour traiter nos problèmes psychologiques. La première est le corollaire indispensable de la seconde.

Ce livre est une introduction à la psychologie prédictive, par l'étude d'un cas.

La psychologie prédictive permet de reconsidérer le cas à nouveau, d'en tirer des conclusions qui peuvent être généralisées et, enfin, d'inventer des concepts utiles à tous.

L'histoire du cas

Betty et Barney Hill forment un couple mixte, ce qui, sans être une exception, dans l'Amérique des années 1960, indique une force de caractère chez Betty. Elle est née blanche en 1920, il est né noir en 1922. Ils habitent Portsmouth, dans le New Hampshire, où ils travaillent.

Le 19 septembre 1961, après des vacances au Canada, ils rentrent à la maison. Vers 22 heures, de nuit, la dernière ville traversée, Lancaster, est loin derrière eux, c'est la campagne. Soudain, Barney aperçoit dans le ciel une lumière dont le déplacement lui paraît étonnant. Betty ne sait pas non plus de quoi il peut bien s'agir. Arrêtant la voiture au bord de la route, Barney sort sa paire de jumelles et observe la lumière. Il voit un objet de la forme d'une soucoupe - avec deux lumières rouges, dira-t-il. Il pense même discerner des hublots. L'objet non identifiable semble se rapprocher d'eux. Pris de panique, Betty et Barney remontent dans la voiture et cherchent à s'enfuir.

Ils se souviennent qu'un son strident a retenti dans l'habitacle, une sorte de *bip bip*. Il s'est répété une seconde fois. Ils pensent avoir perdu conscience dans l'entre-deux, ils ne se souviennent de rien.

Ils auraient roulé en silence, comme assommés, juste après. Mais, croisant un panneau indicatif, ils n'ont pu que constater être cinquante kilomètres plus loin. La voiture aurait effectué ce trajet, entre les deux signaux sonores, sans qu'ils s'en soient rendu compte. Leurs montres se sont arrêtées.

À leur arrivée, chez eux, ils remarquent un retard de deux heures sur leur prévision de trajet, ils n'ont pas de souvenir

de cette durée. Ce temps manquant leur apparaît comme une énigme. Ils savent qu'ils ont assisté à quelque chose d'inhabituel. Ils ont vu un objet volant non identifié de très près. Ils savent ce qu'est un Ovni, ils en ont déjà entendu parler, forcément. Ils se souviennent très bien l'avoir aperçu, il s'est approché, mais après c'est le vide, le trou, la mémoire leur fait défaut.

Betty cherche à se renseigner auprès d'une base militaire toute proche : l'objet volant a peut-être été repéré par leurs radars ; le cas échéant, elle signalera ce qu'elle a vu. Elle en parlera au major Paul W. Henderson.

À la fin du mois de septembre, Betty commence à faire des cauchemars, elle les raconte à Barney, elle lui dit qu'elle a l'impression d'être poursuivie par des visages effrayants. Elle pressent qu'ils sont liés à ce qu'ils auraient vécu tous les deux ce soir-là.

Betty ne se sent pas bien, elle a des symptômes de dépression.

Au printemps 1962, après plusieurs traitements sans résultat par des médicaments, leur médecin de famille les oriente vers un psychiatre. Ce dernier diagnostique un stress post-traumatique sur Barney et Betty. Il leur conseille de rencontrer le Dr Benjamin Simon, un psychiatre spécialisé en hypnothérapie, afin de tenter la méthode de l'hypnose. L'objectif est de ramener à la conscience les souvenirs d'un traumatisme.

Le 14 décembre 1963, soit deux années après l'événement, Betty et Barney commencent des séances d'hypnose chez le Dr Benjamin Simon. Elles dureront sept mois.

Ils ont toujours été interrogés séparément.

Sous hypnose, ils disent qu'une lumière s'est dirigée vers eux, elle provenait d'une soucoupe volante, qui s'était posée à proximité, dans une clairière. Barney a aperçu des créatures

derrières les hublots de l'engin, il a couru vers la voiture et la démarra. Ils ont tout fait pour s'enfuir. Mais le moteur a calé. Des corps de formes humanoïdes et de petites tailles, qu'ils qualifièrent de *petits-gris*, sont sortis de la soucoupe. Ils ont invité Betty et Barney à les accompagner à l'intérieur. Ils y subirent un examen médical. Puis ils remontèrent en voiture.

Les deux récits produits furent identiques.

Le problème de mémorisation des époux est fondamental. Il va être une caractéristique, par la suite, des discours des personnes qui disent avoir été enlevées par des E.T. Cette perte de mémoire, qui ne peut être comblée que par hypnose, serait provoquée par les E.T. eux-mêmes, et non par un processus psychique consécutif au traumatisme de cet événement.

Ce récit va être très médiatisé grâce à l'intermédiaire de l'écrivain John G. Fuller. Il s'est rapproché des Hill, il a enquêté auprès de leurs différents interlocuteurs, jusqu'au Dr Simon. Cette enquête est ensuite devenue un livre, *The Interrupted Journey*, publié en 1966, qui connut un vif succès, relayé par divers magazines.

Ce récit deviendra une matrice pour les témoignages postérieurs d'enlèvement par des E.T.

Si le cas porte le nom de Betty, cela tient principalement à deux raisons : d'une part, Barney meurt tôt, dès 1969, d'un accident vasculaire cérébral, alors que sa femme lui survit jusqu'en 2004. D'autre part, Betty apparaît à tous ses interlocuteurs comme une meneuse, certaine de son discours.

Le cas Betty Hill est l'ensemble de tout cela. Pour le circonscrire temporellement : il commence le 19 septembre 1961, il se continue par sa médiatisation cinq années après, et, par extension, sa fonction de modèle durera tant que ceux qui disent avoir été enlevés par des E.T. tiendront le même discours que Betty Hill, c'est-à-dire tant que son influence s'exercera.

C'est cette durée qui donne au cas toute sa complexité.

C'est sa complexité et ses enjeux qui obligent à inventer des concepts.

Souvenons-nous qu'au début, il n'est question que d'une observation inhabituelle et mystérieuse.

L'usage de l'hypnose est fondateur du cas

L'usage de l'hypnose, dans un premier temps, traite les problèmes de Betty Hill, puis dans un deuxième temps, lui en pose de nouveaux. Maintenant, elle sait ce qui lui est arrivé. Elle sait ce qui s'est passé là, dont l'ignorance lui posait problème.

Faire des cauchemars, se trouver dans un état dépressif, être catégorisé comme ayant subi un traumatisme, voilà une expérience de vie commune à de nombreuses personnes. Expérience banale, bien que gênante pour celui qui la supporte, sans trace d'inédit aucun. Or, à la suite de l'hypnose, est relatée une action inédite, pour la personne concernée, mais aussi pour son espèce. L'enjeu du problème prend une autre dimension.

L'hypnose va *faire du bien* à Betty Hill. Elle résout son problème de cauchemars. Cette technique réussit à lui faire mettre en récit ce qu'elle pense lui être arrivé.

Le problème, ce n'est pas tant ce qu'elle pense, que *comment* elle a pu le penser. Ce *comment* va fonder sa pensée. L'hypnose révèle son récit, l'hypnotiseur transforme des rêves en actions. Elle fait des cauchemars, elle est choquée dans ses rêves, ses rêves la traumatisent. Il y a un usage des cauchemars par Betty Hill. Or, il existe une histoire des rêves, influencée par les disciplines psychologiques. Les rêves relèvent d'une construction de *civilisation*. Nous ne rêvons pas seuls. Nous rêvons avec ce qui nous entoure. Et ce, davantage encore dans le pays de l'individualisme. La personne américaine ne rêve pas sans arrière-pensées.

Le moment de l'hypnose *est* la révélation de l'enlèvement de Betty Hill. Sans lui, ses cauchemars et son mal-être perduraient en problèmes psychologiques. L'utilisation de la technique psychologique de l'hypnose, immédiatement, provoque une *révélation* à la patiente. Betty Hill formule en langue un événement inédit jusque-là caché.

Plus tard, les médias diffusent l'information, le discours de Betty Hill devient un récit majoritaire pour les personnes qui disent avoir été enlevées par des E.T. Elles utiliseront les mêmes éléments de la scène, y compris l'hypnose.

L'hypnose est consubstantielle au cas Betty Hill.

Ces préalables connus, le cas peut se résumer de la manière suivante : l'enlèvement n'a pas existé en soi au présent de l'action, puisque la mémoire de Betty Hill aurait été effacée. L'hypnose rétablit dans sa pensée l'action de ce passé. Son utilisation est une caution quasi scientifique qui apporte au discours une crédibilité. La manière dont se sont enchaînées les informations provenant de Betty Hill impose un effet réaliste. Les séances d'hypnose forment le point culminant, l'excitation

maximale, et c'est de ce moment que date l'influence de Betty Hill sur le futur.

Néanmoins, pendant ces deux années qui séparent l'événement de septembre 1961 des séances d'hypnose, Betty Hill pressent que son malaise est lié à cet Ovni, observé avec Barney. C'est une pensée qui ne la quitte pas. Il faut bien comprendre qu'elle a dû être baignée dans un imaginaire populaire, antérieur, puissamment présent, toujours en construction. Parmi les arrière-fonds d'un pays où tout est possible, l'extraterrestre fait figure de mythe. La fiction s'en est déjà emparée, tant la littérature que le cinéma. La science-fiction est féconde, elle fait de l'effet. La société américaine avait déjà été sensibilisée par un précédent retentissant : *La Guerre des mondes*, joué par Orson Welles à la radio en octobre 1938. Une fiction avait fait faire de l'action, ou, du moins, on avait cru à l'action qu'aurait fait faire cette fiction, tirée du célèbre roman de H.G. Wells.

C'est principalement pour cette raison que le Dr Benjamin Simon diagnostiqua, à la suite des séances d'hypnose, un « imaginaire trop développé » chez Betty, et une influence tout à fait inhabituelle sur son mari. Il a constamment cherché à expliquer le cas par les outils intellectuels qu'il avait à sa disposition. Et parce qu'il pensa qu'ils étaient tous les deux de bonne foi, il a cherché comment ce qu'il avait entendu, les paroles de Barney et de Betty, pouvait être possible sans qu'il y ait eu enlèvement par des E.T.

Tout en considérant qu'ils n'avaient pas menti, il ne pouvait que dire qu'il s'agissait d'un sale coup du psychisme et de l'imaginaire de Betty. Il nia l'originalité du cas, il lui enleva ses qualités.

Le problème de la mise en mémoire

Le problème de mémorisation fonde le cas ; sans ce problème d'effacement des souvenirs du présent, le cas n'existerait pas. Personne n'aurait cru un instant à son discours si Betty l'avait tenu juste après l'événement de l'enlèvement, en septembre 1961 : elle aurait immédiatement été considérée comme une mythomane, en l'absence de preuves matérielles.

Dans *le cas Betty Hill*, la mise en mémoire est défaillante. Le souvenir de l'action envisagée, de l'action possible, n'est pas disponible, il est activé par le dispositif de l'hypnose.

Il s'est passé un lapse de temps. Tant que le discours est absent, la mise en mémoire n'a pas lieu.

Si cette action inédite n'est pas mise en mémoire, elle n'existe pas. Seule la création d'un récit permet l'existence de la mémoire.

Il s'agit d'une inversion étonnante. Dans un récit de témoignage, habituellement, il y a un événement avec sa mémoire, puis, ensuite, un discours ou un récit. La mémoire est ce qui conçoit le récit. Or, ici, il a fallu le récit pour, enfin, se concevoir une mémoire.

Par l'hypnose, la mise en mémoire devient effective par le discours.

Une imbrication complexe entre fiction et action

Dans le cas Betty Hill est à l'œuvre le dispositif d'une expérience en action, finalisé par un discours issu de la technique de l'hypnose. Ce discours, influencé par l'imaginaire et les fictions, contraint à envisager une imbrication complexe entre fiction et action.

Nous pouvons penser que Betty Hill fut prise à un tel point dans le dispositif de la fiction, qu'il a formé en elle la pensée, la mémoire, d'une réalisation concrète en action.

L'usage de termes inappropriés, et pourtant usuels, par exemple celui de *croire*, doit être écarté définitivement, sous peine de menacer directement les possibilités d'explication du cas. Dire que Betty Hill a *cru* à sa fiction entraîne la pensée à une analyse insuffisante. Il ne s'agit pas là, seulement, d'une histoire de croyance.

Un observateur extérieur pourrait penser que Betty Hill a tellement ancré sa fiction en elle, qu'elle en a fait de l'action. Cette hypothèse a pour prémices l'idée que toute fiction cherche secrètement à devenir de l'action, et non pas à la simuler ou à la représenter.

Arrêtons-nous sur le terme *fiction*.

Nous avons pris l'habitude de faire confiance à certains concepts. Or, ils évoluent, leur nature peut être modifiée. Il s'agit de les réviser. C'est le cas de celui de fiction, qui est à rethéoriser. Il est d'autant plus important de s'atteler à cette tâche, que la fiction est une disposition spécifiquement humaine. Elle est un de nos attributs. Au point qu'elle est devenue un constituant fondamental de notre définition en tant qu'êtres vivants avec intelligence. Les pensées fictionnelles ont cette fonction de nous constituer en tant que personnes. L'homme est incapable de faire de l'action sans, par le même processus de décision et de volonté, faire de la fiction.

Nos erreurs de concepts nous font faire des erreurs dans nos actions et compliquent nos problèmes psychologiques.

Quel est le problème avec la fiction ? Nos sociétés modernes, complexes, issues des réflexes des lumières, gavées de science et

de savoirs disciplinaires logiques et raisonnables, ont relégué la fiction aux seules œuvres de l'esprit conçues avec support, conçues dans une forme.

Il faut séparer *une* fiction de *la* fiction. *Une* fiction est une œuvre d'art. *La* fiction est générique, elle fait appel à des possibilités. Il faut se déshabituer, se défaire d'une conception restreinte et ancienne de la fiction, considérée comme une œuvre d'art, une œuvre de l'esprit construite et délimitée par son support, par exemple un roman ou un film.

Or, de la fiction a de l'influence sur nos actions, du moment qu'elle existe dans nos coordonnées spatiales et temporelles, plus concrètement, à partir du moment où elle agit en nous et sur nous. Nous sommes des êtres de fiction, tout autant que des êtres en action.

La fiction permet d'identifier des faits qui arrivent au même titre que de l'action.

La fiction est une conception. Elle n'est pas matérielle comme un objet. C'est une conception dont la principale attribution est de transformer. Nos capacités à nous transformer proviennent, aussi, de nos fictions.

La fiction est un usage de la complexité. Elle nous permet d'entrer en complexité avec l'action du monde. Il y a de la complexité lorsque des éléments hétérogènes entrent en relation et constituent ensemble une entité décelable par l'être humain. La fiction est une manière de nous confronter à la complexité – de toutes les actions, de toutes les psychologies.

La fiction fait partie d'un trio conceptuel, fiction-action-futur, dont il est logique de comprendre les effets de l'un sur les autres, de tous sur tous, si bien que la fiction devient autre chose que ce que nous en pensons jusque-là.

La fiction est un moyen de mettre en relation notre personne, l'action et le futur. La fiction est une pratique humaine qui entre en relation avec des dispositifs d'action. Nous faisons usage de la fiction, et cette puissance qu'elle a doit être maîtrisée. La fiction nous entraîne toujours vers le futur.

Nous pouvons, maintenant, revenir à cette pensée que Betty Hill aurait ancré tellement sa fiction en elle, qu'elle en aurait fait de l'action.

Le terme d'*effiction* pourrait être forgé afin de qualifier ce procédé. L'effiction, c'est l'effet que produit la fiction sur l'action. Par l'effiction, la fiction est envisagée comme une possibilité de transformation de l'action. En sorte que la fiction est dotée d'une *efficace*.

L'effiction est le processus qui permet de passer du fictif à l'effectif. Son effet principal est de rendre effective et efficace de la fiction.

Ce qui est arrivé à Betty Hill a été considéré de deux manières, dans le passé. Certains l'ont considéré comme une *représentation* liée à l'imaginaire, chargée de l'ambiance fictionnelle de l'époque aux États-Unis. C'est la version du Dr Simon et de nombreux observateurs. D'autres l'ont conçu comme une *réalité*, un fait exact. C'est la version de certains ufologues, et de ceux qui disent avoir été enlevés par des E.T., après Betty Hill, avec le même mode opératoire.

Or, ces vieux termes nous embrouillent les idées, et nos conceptions doivent s'en défaire pour penser juste. Cette vieille dichotomie imaginaire/réalité, nous pensons encore avec. Elle nous gêne pour penser le cas Betty Hill, mais elle nous gêne aussi pour envisager notre psychologie quotidienne. Face aux

événements inédits que nous serons conduits à vivre, l'utilisation de catégories adéquates nous permet de mieux penser. Les catégories de *réel* et d'*imaginaire* procèdent de descriptions lourdes de soupçons à l'égard de ce que nous avons vécu ou de ce que nous vivons. Elles agissent comme des *nuisances conceptuelles*.

La fiction n'est pas qu'un moyen issu de nos représentations. Le cas Betty Hill permet de distinguer fiction et représentation. Betty Hill n'a pas rencontré d'E.T., pourtant elle en a rencontré. Cela a fait de l'action pour elle. Nous pouvons dire que de la fiction est entrée en jeu, de manière puissante, dans le cas Betty Hill, par ses systèmes de représentation locale et temporelle, dans ce pays, à cette époque-là. Mais seul un processus d'effiction lui a permis d'être dans de la fiction au point d'en faire de l'action, sans s'apercevoir que cela pouvait être autre chose que de l'action. Pour elle, elle a rencontré des E.T.; pour nous, elle n'en a pas rencontré.

Ni les représentations de son époque ni l'imaginaire personnel ne sont jamais suffisants pour constituer une *effiction*. Il faut y ajouter un événement, qui prend ici la forme d'une action inédite.

L'action inédite se caractérise toujours par une imbrication de l'action et de la fiction.

Un processus d'effiction a de l'effet sur nos *représentations* et sur la *réalité*. Par lui, la fiction est un potentiel d'action.

Il y avait d'autres solutions que celles de *croire* ou de ne pas *croire* au récit de Betty Hill, comme cela a été historiquement le nœud du problème.

L'observateur pouvait adopter le point de vue de l'*utilité* de l'action, c'est-à-dire changer son angle de pensée.

Rencontrer des E.T. est d'une *utilité* absolue pour la connaissance. Et nous préparer à cette éventualité, la concevoir dans ses effets par simulation, apprendre de l'expérience de ceux qui disent y avoir été confrontés, peut être considéré comme une action utile pour la pensée humaine.

Les problèmes fictionnels du cas Betty Hill

Le discours de Betty Hill devient un récit majoritairement repris parce que des personnes n'y ont pas seulement *cru*, mais l'ont *reçu* comme une nouveauté, comme un inédit capable de transformer la pensée humaine. L'effet de crédibilité provient des constituants du cas lui-même, l'ensemble de ses à-côtés davantage que le récit de l'enlèvement. C'est-à-dire les cauchemars, le temps long avant de découvrir leur origine, la pratique de l'hypnose. Tout ceci ne saurait relever du mensonge ou de l'affabulation.

Or, justement, cauchemars et hypnose sont des éléments déterminants du dispositif d'effiction à l'œuvre chez Betty Hill. Ils sont des constituants qui produisent de l'effet.

La cause première de l'effiction de Betty Hill, c'est le processus de perte de mémoire, à la suite duquel l'aide d'un hypnotiseur est devenue une nécessité. Son effiction est organisée de telle manière qu'elle prend une forme plausible, précisément, par l'amnésie, par le manque de souvenirs, que seuls signaleraient certains rêves et cauchemars récurrents.

Un problème survient, qui ne peut être perçu qu'à posteriori, après un temps long : le récit de Betty Hill est daté par les

éléments techniques et fictionnels de l'époque. En sorte que son discours n'invente rien qu'il eût été impossible d'imaginer à l'époque. Il ne fait pas procéder à un bond fictionnel, à un écart avec les connaissances de 1961.

Ce qui pose un problème de crédibilité, dans ce que nous dit Betty Hill, c'est le récit de l'événement en lui-même, et non l'étrangeté supposée de rencontrer des E.T. Parce que Betty Hill n'invente pas des monstres, ni des dieux, ni des fantômes. Elle dit avoir rencontré des E.T. La différence est essentielle. Les E.T., il est obligatoire de former l'hypothèse qu'ils existent et qu'ils peuvent venir nous rencontrer sur notre planète. Il est impossible, pour la pensée, d'exclure cette hypothèse.

Le défaut du récit correspond à la capacité, dont dispose le futur, de toujours confondre ou reconsidérer, à l'aune de ses connaissances, le passé. Ce que dit Betty Hill, nous le savons maintenant au XXI^e siècle, est daté des années 1960. Betty Hill invente et pense avec des éléments techniques et imaginaires de 1960. Elle utilise les moyens expressifs et fictionnels de son époque.

Cet écart temporel nous permet d'évaluer la crédibilité du cas. Ce qui ne nous paraît plus crédible, à nous, aujourd'hui, dans son récit, c'est la forme de l'action en elle-même (une soucoupe volante, des êtres humanoïdes, un enlèvement à bord de leur engin, des examens médicaux rudimentaires, la capacité de faire oublier l'événement), et non l'étrangeté supposée de rencontrer des E.T.

Nous pourrions comparer ce phénomène avec le syndrome propre aux écrivains de science-fiction. Ils inventent des histoires avec les données envisageables de leur époque, la manière dont ils peuvent se projeter dans de l'action future ne peut être conçue qu'avec des possibilités conceptuellement

imaginables. C'est ainsi que la pensée fictionnelle progresse et évolue constamment.

Le discours de Betty Hill a été influent, dans la mesure où il est à la base de la plupart des récits d'enlèvement connus. Cette influence doit être mesurée à l'aune de la création. Quelque chose a été créé là.

Le discours de Betty Hill est un acte de création. Mais d'un type bien particulier, qui n'est pas passé par la manière habituelle, artistique, de créer. C'est le propre du cas Betty Hill de faire se confondre à ce point les usages.

La fiction ne se réduit pas aux œuvres de fiction, qui prennent toujours un caractère matériel. Le cas Betty Hill n'est pas de l'ordre d'une œuvre de fiction. Il y a à l'œuvre de la fiction, mais ce n'est pas une œuvre. La distinction est essentielle, c'est une séparation déterminante.

Et les usages se confondent au point que nous pourrions penser que Betty Hill est *inventée* par son *effiction*.

Le cas, en lui-même, échappe en totalité à celle qui en est l'instigatrice. Différentes forces ont convergé pour le faire exister en tant que tel. Or, si nous posons la question, délicate, obscure, du statut de l'œuvre de Betty Hill, qui n'est ni celle d'une écrivaine ou d'une créatrice de fictions, ni celle d'une folle, c'est parce qu'il nous met mal à l'aise, qu'il nous trouble.

Elle n'a pas inventé comme nous inventons des histoires. C'est son originalité.

Rien ne l'a contrainte à cette effiction, si ce n'est sa psychologie.

Le problème de Betty Hill quant à son futur

Le problème de Betty Hill quant à son futur est psychologique. Il ne se pose pas aux autres personnes. Le présent lui a été retiré. Elle n'a vécu la suite de sa vie qu'avec ce moment de son passé. Mais, en même temps que cette action passée l'obnubilait, modifiant un futur qu'elle n'aurait pas vécu de cette manière sinon, nous constatons que cette action l'a entraînée en direction du futur. C'est le futur de l'humanité que de rencontrer des E.T.

Betty Hill, tout au long du passage à son futur, conserve en tête son événement du passé. C'est cela même, vivre une action inédite. Ce moyen est très puissant pour vivre une autre possibilité de futur, que nous n'aurions pas vécue autrement. Au moins, il est arrivé quelque chose à Betty Hill !

Or, et c'est le paradoxe, cet événement biographique est une action inédite du futur qui est une possibilité d'action pour l'espèce humaine. Autrement dit, il est prévu que l'événement biographique qui concerne Betty Hill soit, dans le futur, une action inédite, non pas seulement vécu par une seule personne mais par l'ensemble de l'espèce. De cet effet, il y a un doublement du problème avec le futur.

Le problème de catégorie propre à l'action inédite du cas

La question que le cas Betty Hill contraint de poser est la suivante : dans quel rapport entrer avec ce qu'elle dit ?

Il faut échapper à l'alternative du *réel* et de l'*imaginaire*.

Nous ne pouvons pas nous contenter de penser que l'action qu'elle dit avoir faite n'était pas réelle, que c'était son imagi-

naire. *Betty Hill a inventé une fiction jusqu'à y croire* n'est pas satisfaisant. Parce que son problème psychologique est le problème auquel sera confrontée toute personne qui rencontrera *furtivement* des E.T., sans l'accord ni l'officialité de son espèce, et par extension toute personne qui sera confrontée, dans des conditions similaires, à de l'action inédite.

Betty Hill n'est ni hystérique, ni névrosée ni dépressive. Elle n'a jamais basculé dans la déraison. Elle n'est pas incapable de vivre en société. Il ne lui a jamais été diagnostiqué une pathologie handicapante contraignant à l'exclusion. Nous pouvons en conclure qu'il est possible d'entrer dans un processus d'effiction et d'être toujours inséré dans la société humaine.

Seule l'action de ce qu'a vécu Betty Hill, ce 19 septembre 1961, est en doute. Ce doute est une obligation. Mais il faut en faire usage d'une manière fictionnelle, en le rendant opératoire par la fiction. Ce n'est plus un doute rationnel, plutôt un *doute créatif*. Il n'est pas aussi simple qu'un doute lié au mensonge ou aux troubles psychologiques.

Le problème de catégorie est tel que nous n'avons pas les bons outils pour penser le cas Betty Hill. Les catégories n'étaient pas préparées à son époque.

Il faut trouver des solutions aux problèmes posés par Betty Hill, et chercher dans quels rapports entrer avec son cas.

Parce qu'il était possible de faire autrement.

Le processus d'effiction va nous aider.

L'utilisation de la psychologie prédictive

La psychologie prédictive est une nouvelle discipline psychologique. Le cas Betty Hill va permettre de l'introduire au mieux.

Nous devons entrer dans un rapport créatif avec nos problèmes psychologiques. Il faut disposer des bons outils conceptuels. La psychologie prédictive aurait agi autrement avec Betty Hill. Elle propose une compréhension et une intelligibilité différente du cas, par une nouvelle conception de la fiction.

La psychologie prédictive serait intervenue à posteriori, après l'hypnose, puisque sans cette dernière il n'y aurait pas eu de cas.

Le problème de la psychologie prédictive n'est plus celui de comment faire sortir Betty Hill de son cas, mais plutôt celui de comment le *transformer*. L'usage de l'hypnose l'a fait entrer dans son cas, avec l'impossibilité d'en sortir autrement qu'en entendant que finalement c'était le fruit de son imagination débordante. La seule solution qui lui a été proposée, c'était de renier ce qu'elle pensait lui être arrivé. Une fois son discours établi, l'usage de la parole psychologique ne pouvait lui faire dire d'autres actions que ce qu'elle avait dit. Elle aurait contredit à la fois son discours et sa personne même, qui était en jeu. Betty Hill était devenue, par son discours tenu sous hypnose, ce qu'elle avait dit avoir vécu. Modifier ses propos, au point de les contredire, ne pouvait être envisageable sans modifier sa personne même. Pour qu'elle modifie ses dires, il fallait qu'elle vive en action, par son corps, quelque chose de nouveau. Une nouvelle action inédite.

Il devait arriver à Betty Hill un événement en plus. Une action propre à elle, personnelle, qui la décale. Une action qui la fasse décaler.

Les psychologues prédictifs, s'occupant de son cas, auraient inventé la *multiforme plurichronologique*, et lui auraient fait rencontrer, usant d'un dispositif propre à faire croire un événement à une personne.

La multiforme plurichronologique

Cette possibilité, créée par la pensée, est la technique que pourraient utiliser des E.T. qui effectueraient une rencontre avec notre espèce.

Elle n'est pas qu'un concept, elle est davantage qu'une fiction, elle n'est pas qu'un objet transitionnel. Elle s'apparente à un dispositif.

À ce jour, elle n'existe pas physiquement, son existence est de l'ordre de l'expérience de pensée.

Puisqu'elle est considérée comme un dispositif, celui-ci est fictionnel. C'est le propre d'une expérience de pensée. Et comme toute expérience de pensée, elle entraîne avec elle un paradoxe.

La multiforme plurichronologique est un moyen, utilisé par la psychologie prédictive, d'entrer en relation avec l'effection de Betty Hill.

Betty Hill est morte en 2004, la multiforme plurichronologique n'a pu être testée sur elle.

Nous pouvons, néanmoins, imaginer la manière d'agir des psychologues prédictifs. Ils auraient organisé une rencontre fortuite, à laquelle Betty Hill ne se serait pas attendue, avec une multiforme plurichronologique. Celle-ci aurait alors pris une forme concrète, par des moyens d'effets spéciaux. Elle serait, dans ce cas précis, une représentation physique incarnée.

C'est ce que nous imaginons, à posteriori, par cette expérience de pensée, sans pouvoir réaliser ce plan en action, puisque Betty Hill est morte.

La multiforme plurichronologique est la forme qui s'adapte à tous les contextes. Elle est malléable dans l'espace et dans le

temps. Elle est capable de prendre toutes les formes. Puisqu'elle est plurichronologique, ses formes évoluent avec le temps, elle peut se transformer très rapidement ou très lentement, et elle a la capacité d'agir sur notre relation au temps, mélangeant passé, présent, futur. C'est-à-dire qu'elle agit sur les coordonnées spatiales et temporelles. Par conséquent, elle n'est ni fixe ni fixée.

Nous pouvons imaginer qu'en la rencontrant, nous ne saurions pas bien de quoi il s'agit, nous ne considérerions pas comme une évidence d'effectuer par son biais une rencontre avec des E.T.

Nous pouvons imaginer, également, qu'elle nous poserait des problèmes de mémorisation ; pour cette raison, nous ne saurions pas bien en parler.

Elle pose des problèmes de représentation. Elle est à l'opposé de notre habitude de toujours vouloir représenter les E.T. sous une forme matérielle simple et immédiatement compréhensible, généralement des corps. Elle permet d'évacuer cette figure de l'E.T. comme être et comme personne.

La multiforme plurichronologique est à usage unique, pour imaginer une expérience avec Betty Hill, de son vivant. Elle a été inventée exprès pour son cas.

Nous ne pouvons que la concevoir comme expérience de pensée. La rencontrer permet de nous faire entrer dans un processus d'effiction.

Elle nous pousse à équiper notre intelligence d'autres outils pour appréhender ce qui se passe là, parce qu'elle provoque une gêne de pensée.

Elle est utile pour entrer en relation avec le moment du 19 septembre 1961, et avec l'effiction de Betty Hill.

Elle permet d'avoir un rapport créatif avec Betty Hill.

C'est un appareil qui est *acheiropoïète*, c'est-à-dire non fait de la main de l'homme. Si nous pouvions imaginer des machines qui pourraient s'en approcher, concevables avec des robots et des jeux visuels, il en manquerait la dimension chronologique. Mais, surtout, nous ne pouvons tricher avec l'arrière-pensée que cette sorte de machine n'aurait son efficace qu'en étant obligatoirement d'origine E.T., donc *acheiropoïète*.

La multiforme plurichronologique nous fait entrer dans un processus d'effiction. Puisqu'elle est *acheiropoïète*, nous ne pouvons ni ne devons la fabriquer ; néanmoins, cet appareil qui n'existe pas pour nous est en capacité d'exister.

Elle est en possibilité d'existence.

Elle est fictionnelle jusqu'au moment où nous en rencontrerons une, jusqu'au moment où une rencontre qui nous concerne tous soit effectuée avec elle. Elle est supposée, en attendant, devenir fonctionnelle. C'est pour cette raison qu'elle ne peut être testée que par une expérience de pensée, sur Betty Hill qui est déjà morte.

Ce paradoxe permet de fixer dans la pensée du présent les appareils techniques du futur. La capacité d'existence d'un appareil inventé par la psychologie prédictive, pour réaliser une expérience de pensée, est possible. Il est fictionnel jusqu'à ce qu'un exemplaire en soit fabriqué et fonctionne en action, avec des considérations techniques semblables à celles imaginées. Il produirait des effets similaires à ceux attendus. Il est fictionnel mais il agit déjà. Il est presque fonctionnel. Puisqu'il agit déjà, au moins dans nos prévisions psychologiques, dans les problèmes que soulèverait son usage, nous pouvons dire qu'il est tout à fait fonctionnel. C'est un paradoxe. Alors,

curieusement, étonnamment, ce paradoxe permet de *fixer dans la pensée du présent les appareils techniques du futur*. Et de faire passer ce type d'appareil dans l'état effectif.

En soi, cette multiforme plurichronologique n'est pas intéressante. Ce sont ses effets qui vont avoir le plus grand intérêt, la plus grande utilité.

Parce que la psychologie du futur va dépendre des procédés techniques du futur, de l'action que la personne fera avec ces appareils, et du corps qui en résultera, il n'est pas possible de prédire le futur sans penser à eux, et aux problèmes pour la psychologie de la personne qu'induiront obligatoirement leurs usages. C'est la façon pour la pensée d'être *effective*. C'est à cette condition que la pensée développe ses capacités, qu'elle tend vers une complexité plus grande.

La psychologie prédictive développe la pensée jusqu'à son point de complexité le plus inédit, c'est sa manière de traiter les problèmes d'ordre psychologique. Elle ne cherche jamais à simplifier, mais toujours à entrer en complexité.

Transformer Betty Hill

Parce que *le cas Betty Hill* a transformé *la personne Betty Hill*, la rencontre avec une multiforme plurichronologique, en la confrontant à un autre événement inédit de même ordre, l'aurait transformée une nouvelle fois.

Ce nouvel événement poserait, également, des problèmes de mise en mémoire. Mais puisqu'elle effectuerait cette rencontre bien après, Betty Hill, forte de son expérience première, disposerait des facultés pour comprendre ce qui l'aurait saisie soudain

dans son corps, dans sa personne, dans son action, dans sa fiction. Une nouvelle possibilité lui serait arrivée dessus, différente des petits humanoïdes gris dans une soucoupe volante.

Rencontrant une multiforme plurichronologique, bien après avoir dit qu'elle avait été enlevée par des E.T., elle va vivre une nouvelle expérience qui réoriente son récit, et qui lui fait de l'effet.

Est-il différent, pour elle, d'avoir rencontré *dans l'exactitude de l'action* des E.T. ou de penser seulement en avoir rencontré? La réponse est non. Il n'y a aucune différence de nature dans les effets que cela produit en elle. La différence est-elle similaire pour nous? À la fois oui et à la fois non, et c'est là un paradoxe auquel répond la psychologie prédictive.

Si la psychologie prédictive agit là, sur elle, ce n'est pas tant pour elle que pour les autres, pour ceux qui, après elle, disent avoir été enlevés par des E.T., et pour nous tous aussi de l'espèce humaine, qui attendons cet événement inédit.

Traiter les problèmes par un usage du temps

L'action de dire son enlèvement est en soi un événement pour la vie de Betty Hill. Il faut concevoir qu'il lui est arrivé un événement, que cette action soit exacte ou pas. Il est arrivé un événement à Betty Hill puisqu'elle le dit, au point que cela modifie le futur de son existence.

Son futur, après 1961, aurait été différent, s'il ne lui était rien arrivé.

Faire rencontrer une multiforme plurichronologique à Betty Hill, c'est prendre en charge les problèmes de son futur.

La multiforme plurichronologique va, de fait, résoudre des problèmes du passé et, à la fois, traiter ceux du futur, par la

préparation à une possibilité de rencontre inédite. Mais cela ne s'arrête pas de cette manière. Le futur, on ne peut que le constater, entre en jeu. Le futur pense toujours au passé, parce qu'il y a cette tentation de transformer les expériences et les événements subis.

La multiforme plurichronologique permet, en rejouant le passé, d'anticiper le futur, et en rendant caduc l'ancien discours de Betty Hill, de rendre opérationnel un nouveau discours qu'elle aurait pu tenir en vivant cette expérience, ce qui permet d'appréhender tout autrement les rencontres avec des E.T.

Cela signifie que cette expérience de pensée trouve son utilité, précisément, comme un nouveau modèle fictionnel, comme une nouvelle possibilité de faire des rencontres E.T., et, agissant sur nos fictions, propose d'autres manières de les vivre. Après cette expérience de pensée, il sera difficile de dire que nous avons rencontré une soucoupe volante avec des petits humanoïdes gris qui effectuent des opérations médicales sur notre corps.

Cette postérité de l'expérience n'est qu'un paradoxe superficiel. C'est toujours ainsi que fonctionnent les expériences de pensée, elles nous contraignent à penser avec elles dans le futur. La psychologie prédictive, pour se constituer, a besoin d'un cas manifeste, d'un cas premier, par lequel elle peut expliciter sa démarche et l'effet qu'elle produirait. C'est la logique de mise en fonction de toute nouvelle discipline, de faire appel à un cas fondateur. Et Betty Hill est un cas exemplaire, par son déroulé et par son enchaînement.

Le léger paradoxe, c'est que sans avoir été mise en action, cette expérience existe pourtant, en pensée. Nous rencontrons le même problème avec l'expérience que dit avoir vécue en

action Betty Hill en 1961. Nous entrons dans le même rapport vis-à-vis de l'action. Nous ne savons pas s'il est important que ça ait eu lieu ou non. Seul importe le discours, ce qui est dit, et les effets qui en sont induits et déduits.

C'est ce que veulent démontrer et démonter les psychologues prédictifs. En utilisant la multiforme plurichronologique, ils approchent au plus près l'expérience inédite que dit avoir vécue Betty Hill, et ils reproduisent alors le même doute et les mêmes effets pour la pensée humaine.

Cette expérience oblige à penser avec des formes et avec des actions. Par elle, existe une anticipation d'action inédite. Désormais, s'il n'y a toujours pas de rencontre avec des E.T., il y a de la pensée de l'homme avec une multiforme plurichronologique.

Cette pensée a une durée de prévoyance, que nous pourrions nommer *durée de l'action de la prévoyance*. Elle durera tant que ne sera pas effectuée une rencontre avec des E.T. par des instances officielles. La *durée de l'action de la prévoyance* correspond à l'étendue temporelle qui sépare l'expérience de pensée de l'action exacte et effective d'une rencontre avec des E.T., dûment certifiée.

La rencontre avec une multiforme plurichronologique est en *état de potentialité*.

Cette *durée de l'action de la prévoyance* correspond à la durée de l'information qu'en aura le futur. Or, pendant toute la durée du futur, il est possible qu'il y ait une rencontre avec des E.T. Depuis l'expérience de pensée d'une rencontre avec des E.T., le futur n'achève jamais cette possibilité qu'existe en action une rencontre avec des E.T., jusqu'à ce que cette rencontre soit effective. Or, pendant tout ce temps, une personne qui pense rencontrer des E.T. saura à la fois que son cas est possible et

que ce qu'elle aura vécu alors ressemblera davantage à une multiforme plurichronologique qu'à une soucoupe volante avec des humanoïdes petits et gris. En sorte que son problème aura été traité à l'avance, elle saura que son expérience a déjà été prise en charge par la pensée. C'est *le paradoxe de l'état de potentialité*. Il y a un moment qui correspond à une durée, où le problème de la personne va être prévu à l'avance, avant qu'il ne se produise exactement en action.

Ce paradoxe est un mode de fonctionnement essentiel de la psychologie prédictive. Une de ses qualités principales est de saisir les problèmes par un usage du temps.

L'usage de la multiforme plurichronologique

La mise en mémoire de toute action inédite dépend d'un état diffus de prévoyance, si ce type d'action a été pensé à l'avance.

En 1961, la multiforme plurichronologique est un objet de science-fiction du futur, elle n'existe ni dans l'imaginaire ni dans la pensée. Son usage sert, alors, à *réactualiser les données fictionnelles*. C'était le problème dans le récit de Betty Hill. Cinquante ans après, nous constatons qu'il fait appel à d'anciennes coordonnées fictionnelles. Permettre de *réactualiser les données fictionnelles* sert à rendre à nouveau Betty Hill créative, et aussi à envisager la possibilité d'une rencontre avec des E.T. Une action inédite a toujours besoin que nous la simulions au préalable, afin de nous préparer à ses effets psychologiques. En réactualisant nos données fictionnelles, nous anticipons l'action inédite. Une rencontre avec des E.T. peut se concevoir de cette manière, sans soucoupe volante, sans enlèvement, sans examens médicaux, sans petits êtres gris, sans perte de mémoire.

Son usage provoque une transformation dans la personne de Betty Hill, par la constitution d'un passé lié à un futur. Elle l'oriente en direction du futur, et elle la replace dans un futur différent.

Son usage agit sur nos manières d'envisager une rencontre avec des E.T., en l'anticipant, en l'inventant par nous-mêmes, sans attendre de la subir, ses effets peuvent servir et être utiles à l'avenir. Betty Hill anticipe les nouveaux affects propres à élargir notre palette de sensations et d'émotions, au moment d'une rencontre avec des E.T. Cette anticipation agit comme une préparation.

L'usage de la multiforme plurichronologique représente un pari sur le futur, mais tant que ce pari n'est pas expérimenté, l'action ne pourra pas être prise en charge.

Cet usage illustre comment dans les faits, l'action et la fiction doivent être pensées ensemble, en tant que la fiction a une *efficace* propre.

L'ensemble de cette procédure, avec la multiforme plurichronologique, relève de l'effiction.

Le psychologue prédictif agit en utilisant ce concept d'effiction. Le fait que cette expérience de pensée existe transforme déjà les personnes comme Betty Hill, même à posteriori, en modifiant leur champ de possibilité du futur.

L'effiction influence le futur. Chercher à rendre effectives ses propres fictions tel est l'enjeu de la psychologie prédictive. Lorsqu'elle agit au présent, c'est en recherchant l'effectivité, c'est-à-dire le processus qui rend l'effiction possible, l'influence de la fiction sur l'action future.

Avec ce concept, les psychologues prédictifs pensent avec des effictions à la place de la langue.

La psychologie prédictive se constitue par cette nouvelle conception de la fiction

La psychologie prédictive permet d'entrer dans une relation plus directe avec nos fictions.

La psychologie prédictive est une capacité d'adéquation entre la fiction, l'action, et le futur.

La psychologie prédictive sert à transformer les fictions qui contraignent certaines modalités de nos vies.

La psychologie prédictive sert à diminuer l'angoisse de la complexité, à faire accepter les transformations.

Son efficace passe par la fiction.

Le psychologue prédictif est au moins un *fictionnaire*¹.

C'est un fictionnaire qui n'est pas dans un usage artistique de la fiction, mais dans un usage pratique. La fiction comme un agissement psychologique est une thérapeutique, c'est-à-dire un traitement de problèmes.

Le fictionnaire est un démocrate de la fiction. Il sait que les fictions du pauvre sont aussi pauvres que lui, et il agit pour modifier cet état de fait.

Les fictionnaires et les psychologues prédictifs sont connectés à de la fiction. Les fictionnaires en inventent et en diffusent, les psychologues prédictifs en utilisent concrètement afin de réajuster la personne à des fictions.

Le psychologue prédictif poursuit d'autres objectifs que le fictionnaire, il dispose d'attributs supplémentaires.

Le psychologue prédictif va utiliser des objets et des formes fictionnels qui, parce qu'ils font de l'effet, sont dotés d'une forme

1. Voir Dominiq Jenvey, *Théorie du fictionnaire*, Questions théoriques, 2011.

d'existence et d'une force de transformation : c'est le cas de la multiforme plurichronologique.

Les problèmes psychologiques se traiteront par un usage de la fiction, c'est-à-dire par l'invention de techniques et par l'invention de fictions. Savants-techniciens-fictionnaires réunis. Le psychologue prédictif est un inventeur de propositions fictionnelles, par des dispositifs. Il utilise d'autres professions pour inventer et pour réaliser. Il travaille en collaboration, il ne peut pas agir seul. La mise au point de dispositifs, ou de situations d'action, dépasse de loin ses seules compétences.

La fiction sait inventer des problèmes futurs. C'est cela qu'elle devrait être, ou qu'elle aurait dû faire : proposer des modes de compréhension des problèmes inédits. C'est-à-dire que les problèmes aussi sont à inventer. C'est l'usage que va en faire le psychologue prédictif. Parfois, pour caractériser les œuvres de fiction qui iraient dans ce sens, est utilisé le terme de *science-fiction*.

Il y a une relation évidente entre les psychologues prédictifs inscrits purement dans la psychologie mais agissant par la fiction, et les fictionnaires inventant essentiellement dans l'état de la plus grande liberté d'invention de la fiction. La fiction est autonome d'elle-même dans le cas du fictionnaire, quand elle est utilisée à des fins d'utilité et d'action par le psychologue prédictif.

Par comparaison, Betty Hill n'est pas une fictionnaire parce qu'elle ne produit pas de fiction intentionnelle. Le statut de son discours n'est pas celui d'une créatrice de fiction. Elle envisage son discours uniquement comme descriptif.

Son cas est exemplaire parce que c'est celui d'une personne qui ne réfléchit pas à sa pratique. Elle utilise la fiction d'une manière primitive. Elle ne veut surtout pas avoir de lien avec

de la fiction. Elle est traversée par de la fiction, comme nous tous, sauf qu'elle a arrêté une fiction pour la mettre en forme, et revivre un événement avec elle.

La psychologie prédictive nous offre la possibilité de transformer nos fictions. En transformant nos fictions, nous accédons à la possibilité de transformer nos actions. Nous sommes traversés par les fictions, nous sommes face à elles à la fois actifs et passifs. Betty Hill a décidé comme nous décidons tous de nos vies, par de la complexité, et dans la complexité nous savons maintenant qu'il y a des composantes de fiction.

Il est essentiel de disposer de la bonne théorie. Sinon, nous échouons constamment dans nos transformations, à la fois à être autrement que ce que nous sommes, à la fois à faire d'autres actions que celles que nous faisons. Et finalement, nous restons nous-mêmes dans nos actions.

La psychologie prédictive transforme le cas Betty Hill sans lui enlever ses *qualités*, c'est-à-dire sans stopper net l'entreprise créative.

Avec l'usage de la psychologie prédictive, le cas Betty Hill s'est transformé, il a été prolongé par une nouvelle forme d'intervention. Nous pouvons tirer des conclusions sur les procédures de la psychologie prédictive et distinguer ces dernières de celles des autres disciplines psychologiques.

Les disciplines psychologiques donnent la forme des problèmes

Les disciplines psychologiques, par leurs dispositifs mêmes, par les méthodes qu'elles utilisent, donnent la forme des problèmes. Elles les formalisent, elles les nomment, les circonscrivent, et par ces actions cherchent à les traiter.

Elles appellent ce phénomène : « diagnostiquer des pathologies ». L'exemple le plus récent nous est donné par le DSM, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*.

Or, établir un diagnostic, c'est définir ce qu'est la *réalité*.

Le Dr Benjamin Simon a une responsabilité dans le cas Betty Hill, tant par le dispositif qu'il a utilisé, que par l'analyse qu'il a effectuée pour en expliquer les résultats. Il considère que Betty et Barney étaient de bonne foi, mais que leurs discours tenus sous hypnose résultaient d'un fantasme partagé, ou bien du syndrome des faux souvenirs. C'est-à-dire qu'après avoir constaté un premier problème, la cause des cauchemars et du mal-être psychologique, il identifie un second problème, un discours qu'il juge sincère mais non conforme à la réalité.

La technique psychologique de l'hypnose pose problème en contraignant le récit de Betty Hill à prendre toute la place de sa mémoire, et en fournissant une explication propre à détruire l'originalité du cas.

L'usage du temps n'a pas le même effet selon que nous pensons avec notre passé ou avec notre futur

Le passé est un ressassement, le futur une excitation et une possibilité constante d'ouverture à d'autres pratiques et à d'autres savoirs. Ainsi, l'hypnose a-t-elle pour seul effet de faire dire à Betty Hill le passé de l'action qui serait à l'origine de ses troubles. Cette technique, en aucun cas, n'oriente Betty Hill en direction du futur. Elle la contraint au passé et à son ressassement.

L'usage de la multiforme plurichronologique ne fait pas que créer un autre discours, elle donne à Betty Hill la possibilité de s'orienter vers le futur.

La question que pourraient lui poser les psychologues prédictifs, « Est-ce cela, plutôt, que vous avez rencontré, Betty? » offre une possibilité de futur en ne fixant pas le discours définitivement. Une rencontre avec des E.T. ne sera jamais une action figée dans une mémoire du passé. Alors que l'hypnose se concentrait sur l'action passée de Betty Hill, qu'il s'agissait de lui faire revivre, la psychologie prédictive fait confiance au futur de Betty Hill : elle saura *quoi faire* de cette rencontre.

La psychologique prédictive ne nous laisse pas subir l'action

Elle fait toujours de notre futur une possibilité excitante, en l'anticipant, en utilisant la fiction, en nous mettant en action.

Par exemple, Betty Hill doit être capable d'agir sur son discours, or l'hypnose la laisse se débrouiller avec celui-ci une fois qu'il survient. Les disciplines psychologiques de son époque sont incapables, par leurs théories, de prendre en charge et de

penser avec ce qu'elle dit. Parce qu'elles ne sont pas tournées en direction du futur et de l'action inédite. Au contraire, son discours est reçu comme celui d'une personne qui a trop d'imagination, au point d'avoir cru vivre en action ses fantasmes d'E.T.

Les disciplines psychologiques, modernes et occidentales, ont pour caractéristique d'agir une fois les problèmes de la personne survenus, elles agissent à rebours.

La psychologie prédictive, au contraire, anticipe les problèmes, afin d'agir sur la psychologie de la personne, en avance.

Nos problèmes psychologiques sont toujours liés à un rapport problématique avec le futur

Le passé seul, auparavant, déterminait les problèmes psychologiques présents. Un patient qui rencontrait un professionnel de l'institution psychologique devait envisager ses problèmes à l'aune du passé. C'est toujours le cas actuellement.

La psychologie prédictive est tournée en direction du futur. Ce changement dans la chronologie contraint à replacer nos problèmes dans une nouvelle optique. Il est différent de devoir parler à un représentant d'une discipline psychologique établie de ses problèmes à partir de son passé, de son enfance, de son adolescence, de tout ce qu'on a vécu avant le moment de la consultation, et d'envisager ses problèmes avec le futur, d'apprendre à les transformer.

Le problème de Betty Hill, c'est celui de vivre un quotidien après son événement. La rencontre en soi ne serait pas tant un acte traumatisant si Betty n'avait à vivre son quotidien futur avec elle.

On peut dire que c'est là le problème de toute personne ayant subi un traumatisme. Une action a dépassé ce qu'il était

raisonnable de vivre. Le problème, dans ce surplus émotif, ce n'est pas tant de l'avoir vécu, que de continuer à faire de l'action quotidienne après.

Le futur est une donnée psychologique, de la même manière que le passé il agit sur nous.

Seulement, pour la psychologie, pour la pensée, le futur ne s'appréhende pas avec la même méthode, avec les mêmes outils conceptuels que le passé. Sa présence est différente.

Agir par le futur agit sur le passé

L'obsession du futur permet de modifier bien plus efficacement notre pensée du passé.

Betty Hill, à la suite des séances d'hypnose, est bloquée dans le discours qu'elle a tenu, elle ne peut ensuite y revenir et le modifier, sans quoi elle passerait pour une menteuse. Or, passer pour une menteuse serait bien plus terrible pour elle que de vivre avec le traumatisme d'un enlèvement par des E.T.

La psychologie prédictive, en connectant Betty Hill à une possibilité future de rencontre, agit sur ce qu'elle pense avoir vécu.

La psychologie prédictive sert à modifier nos mots d'ordre afin de vivre avec les actions inédites du futur.

Le futur est le principal stimulant pour se défaire des actions de notre passé

Le futur, sous la forme d'actions inédites, représente le gage d'une occupation toujours renouvelée.

Nous ne résoudrons jamais nos problèmes psychologiques en nous mettant dans un état d'obsession de nous-même.

Betty Hill a résolu ses problèmes psychologiques antérieurs à son cas par une rencontre avec des E.T. Elle a dû faire cesser son discours intérieur, par l'action et par l'extériorité la plus grande, liée à l'ambition démesurée de son imagination, l'ambition démesurée de sa volonté de fiction.

Et son effiction n'est pas mineure, elle concerne toute l'espèce humaine, tout le savoir humain, elle entre en résonance essentielle avec des éléments qui révolutionneront nos connaissances. Parce que *la constante de la vie ailleurs* est actuellement une hypothèse plausible. La connaissance est en attente à ce sujet. Et l'attente concerne, aussi, une rencontre avec des E.T. Lorsqu'elle aura lieu, elle annoncera irrémédiablement la fin du primat de l'exclusivité de la vie sur Terre.

La potentialité d'une action future détermine l'action du présent qui la prévoit

La rencontre avec des E.T. à la fois a eu lieu et n'a pas eu lieu. Elle a eu lieu pour Betty Hill qui en subit les conséquences. Elle n'a pas eu lieu pour son espèce qui n'en subit aucune conséquence. Notre époque est toujours vierge de rencontre E.T.

La psychologie prédictive, en agissant ainsi sur Betty Hill, anticipe un événement qui pourrait advenir, elle cherche à faire advenir cet événement dans le concret de l'action, en toute connaissance de cause, cette fois, c'est-à-dire avec de la volonté. Elle le place à l'ordre du jour.

Le paradoxe de l'état de potentialité d'une action inédite

Dans le passé, cet événement inédit n'existe pas. Il n'est pas même prévu, il n'est pas même pensé.

À un moment, cet événement inédit, toujours pas survenu en action, est pensé comme une possibilité. À partir de ce moment, il n'existe toujours pas en action.

Il est envisagé, avec cet événement inédit pas encore advenu, des expériences de pensée. De la pensée est créée avec lui. Il existe, pour nous, la pensée de cet événement inédit, dont nous savons qu'il peut advenir à tout moment, mais dont nous ne savons pas quand. Il est à l'*état de potentialité*.

C'est à ce paradoxe que mène l'usage de la psychologie prédictive.

Cet effet paradoxal permet de traiter certains de nos problèmes.

Ce paradoxe est la condition du temps pour les personnes futures qui utiliseront les théories de la psychologie prédictive.

C'est, aussi, leur condition psychologique de toujours chercher à prendre en charge leur problème du futur, par un jeu de va-et-vient temporel, c'est-à-dire à la fois d'attendre du futur des solutions, et de chercher à traiter au présent les problèmes à venir.

Il y a un état de potentialité parce que nous prédifictionnons

Les *prédifictions* mélangent les usages de la prédiction et de la fiction. Elles sont des anticipations fictionnelles.

Les prédifications peuvent être intentionnelles et non intentionnelles. C'est une puissance en nous.

Nos prédifications sont personnelles et uniques.

Toutes les personnes ne prédifictionnent pas.

Le rôle des *prédifications* est de construire le futur avec nos fictions.

Des prédifications vont être sélectionnées pour être de l'action, d'autres vont rester à l'état de fiction. Des prédifications réussissent à être de l'action. D'autres prédifications, inévitablement, ne réussissent pas, les conditions n'ont pas été réunies, ce sont des prédifications à capacité nulle.

Nous cherchons à faire entrer nos prédifications dans un processus effectif. Les prédifications contribuent elles-mêmes, en étant énoncées, à leur propre réalisation. Il peut y avoir création d'un processus effectif par le moyen des prédifications.

Les prédifications sont un cadre de possibilité dans nos vies.

Nos prédifications déterminent notre présent

C'est l'effet direct du paradoxe de l'état de potentialité. Au futur, nous observerons toujours nos actions et nos fictions et nos pensées passées qui ont décidé de ce qu'il sera.

Dans le présent du passé, nous avons prédifictionné. Le présent du futur fait de l'action, et ce qui, dans nos prédifications, n'est pas réalisé en action n'est pas mis à l'état d'action, cela veut dire que c'était de la fiction. Le présent du futur accorde à l'action des prédifications un présent, et renvoie la fiction au passé. Ce qui devient fictionnel dans les prédifications peut être retraduit comme suit : c'était donc de la fiction, ou bien : ce n'était donc *que* de la fiction.

Et voici ce que ce phénomène fait à notre psychologie : nous pouvons constater, dans le présent de notre futur, que nos pensées concernant notre futur, nos prédifictions donc, si elles ne se réalisent pas en action, n'étaient *que* de la fiction. Dans le cas où nos prédifictions nous échappent, nous agacent, sont incontrôlées, le constat de ce phénomène nous permet de les relativiser.

Betty Hill a prédifictionné au point d'entrer dans un processus d'effiction. Dans ses prédifictions était inclus un effacement de sa mémoire lors de leur effectivité.

Pour des milliers de personnes qui disent avoir été enlevées par des E.T., c'est l'envie d'un futur inédit qui agit en elles. Nous ne décidons pas d'une rencontre avec des E.T. Nous ne pouvons qu'en avoir la volonté, le désir, le fantasme. Pour elles, enfin, il leur arrive un événement.

Les prédifictions opèrent par un processus de réduction du paquet de possibilités

Le présent effectue une *réduction du paquet de possibilités* du futur en permanence. C'est un processus constant.

Voici, logiquement, comment fonctionne la *réduction du paquet de possibilités* : imaginons que le présent est un point p . Pour le point p , qui est le continué présent, plus le futur est éloigné, plus les possibilités de futur sont nombreuses. Pour le point p , ce qui arrivera dans le jour du lendemain se prévoit plus certainement que ce qui pourrait arriver dans dix ans, ou dans vingt ans ou dans cent ans. Il faut alors admettre que pour le point p d'un présent, plus le futur en est éloigné, plus le futur peut prendre de possibilités. Or, le point p va toujours en direction du futur, et au fur et à mesure qu'il s'y dirige, il

réduit les possibilités du futur à l'exactitude de l'action qui est faite. Il y a *réduction du paquet de possibilités*.

C'est la fonction du présent, de réduire le paquet de possibilités du futur à l'exactitude de l'action qui est faite.

Les possibilités de prédiction se réduisent à l'approche du présent.

Le processus de réduction du paquet de possibilités indexe les prédictions, selon le critère de l'action. Il y a celles qui sont devenues de l'action, et celles qui n'en sont pas devenues. Sans cesse, par le processus de réduction du paquet de possibilité, sont distinguées les prédictions efficaces de celles à capacité nulle.

Le processus de *réduction du paquet de possibilités* indexe, finalement, ce qui est de l'action. Il constitue ce que l'on tient pour de l'action.

La psychologie prédictive oriente nos prédictions personnelles

C'est un de ses pouvoirs d'influence. La psychologie prédictive agit sur nos prédictions personnelles, elle les sélectionne, elle les prend en charge.

Pour des personnes qui ressassent le passé, être capable de prédictionner peut être un moyen de traiter leurs problèmes. C'est un moyen de nous remettre en direction du futur.

La psychologie prédictive cherche à faire entrer certaines de nos prédictions dans un processus d'effection, afin de traiter nos problèmes.

En inventant une multiforme plurichronologique pour Betty Hill, la psychologie prédictive va se permettre d'agir sur ses prédictions, non pas en cherchant à les normer, ni en voulant à tout prix les comprendre, mais en lui offrant de

nouvelles possibilités, et notamment en les transformant en un discours utile pour d'autres personnes, en les reconnectant à son espèce, en leur donnant une universalité.

La psychologie prédictive adapte notre personne à nos fictions et à nos actions

Elle prône une psychologie souple qui est en capacité de se transformer.

La complexité des actions du monde est telle qu'il est obligatoire d'accepter que rien de ce qui permet de penser ne puisse être limité par des frontières closes et précises.

Une fonction importante de la fiction est de former une alternative aux autres discours de vérité, d'offrir de nouvelles propositions à l'action à venir.

La fiction dispose d'une utilité en permettant d'intervenir dans nos vies où les problèmes sont des blocages, c'est-à-dire où ils prennent la forme de la psychologie.

La transformation de ce qu'avant nous pensions être nous-mêmes devient un mot d'ordre.

Il n'y a plus à nous connaître nous-mêmes dans notre personne.

Nous avons le droit de nous transformer.

Nous devons nous inventer nos propres fictions, nous devons nous faire fictionnaires. Nous devons tous participer à la démocratie de la fiction.

Nous avons tous le droit de participer aux fictions, mais aussi de concevoir nos propres fictions. Jusqu'à faire de l'effiction.

Il faut réorienter nos fictions! La psychologie prédictive est là pour ça. Lorsque les fictions personnelles gênent, il faut s'en saisir.

La fiction détermine la liberté de l'homme, l'homme libre est celui qui est capable d'être créatif avec la fiction.

Notre liberté commence par le choix d'inventer nos moyens de traiter nos problèmes psychologiques.

Le cas Betty Hill enregistre une nouvelle possibilité d'être au monde

Il s'agit de faire attention à tous les nouveaux êtres qui pourraient être rencontrés, ou qui pourraient être créés.

C'est un des objectifs principaux de la psychologie prédictive que d'accueillir dans nos actions de nouveaux êtres qui n'y étaient pas jusque-là. Les nouveaux êtres E.T. ne sont pas impossibles. Ce sont des êtres probables. Et Betty Hill dit qu'elle a fait de l'action avec eux. Dans le futur, son action est possible. Aucun raisonnement logique ne peut affirmer le contraire. Avec cette action qui sera inédite, mais qui est jouée en avance par Betty Hill, l'humanité deviendra définitivement une entité incomplète.

Les E.T. ne sont ni des êtres de fiction ni des êtres de la métamorphose. Ils sont une idée qui agit en nous. En n'étant pas là physiquement, les E.T. sont comme déjà là en idée. Ils incarnent le paradoxe de l'état de potentialité.

Le terme d'effiction est repris au philosophe Peter Szendy, qui a eu l'intuition de sa possibilité. Il est ici systématisé.

La version définitive de ce texte doit beaucoup à Christophe Hanna.

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de ce livre d'une bourse du CNL.

AUX ÉDITIONS QUESTIONS THÉORIQUES

Collection « Saggio Casino », animée par Olivier Quintyn

Peter Bürger, *Théorie de l'avant-garde*

tr. de l'allemand par Jean-Pierre Cometti, 2013.

ISBN 978-2-917131-26-8

Jean-Pierre Cometti, *La Force d'un malentendu.*

Essais sur l'art et la philosophie de l'art, 2009.

ISBN 978-2-917131-02-2

Arthur Danto, *Ce qu'est l'art*,

tr. de l'anglais (US) par Séverine Weiss, 2015.

en coédition avec Post-éditions.

ISBN 979-10-92616-07-1

Fredric Jameson, *L'Inconscient politique.*

Le récit comme acte socialement symbolique

tr. de l'anglais (US) par Nicolas Vieillescazes, 2012.

ISBN 978-2-917131-03-9

Flint Schier, *La Profondeur des images.*

Essai sur la représentation iconique

tr. de l'anglais par Sébastien Réhault, 2015.

ISBN 978-2-917131-41-1

Richard Shusterman, *L'Objet de la critique littéraire.*

tr. de l'anglais (US) par Nicolas Vieillescazes, 2009.

ISBN 978-2-917131-01-5

Richard Shusterman, *L'Art à l'état vif. Somaesthétique, art populaire et art de vivre*

tr. de l'anglais (US) par Thomas Mondémé, 2015.

ISBN 978-2-917131-37-4

Collection « Forbidden Beach », animée par Christophe Hanna

Christophe Hanna, *Nos dispositifs poétiques*, 2010.

ISBN 978-2-917131-09-1

Jean-Marie Gleize, *Sorties*, 2009, réimpr. + 1 texte 2014.

ISBN 978-2-917131-38-1

Jean-Marie Gleize, *Littéralité*, 2015.

ISBN 978-2-917131-00-8

Dominiq Jenvrey, *Théorie du fictionnaire*, 2011.

ISBN 978-2-917131-11-4

Collection « Réalités non couvertes »

Stéphane Bérard, *Charles de Gaulle. Mémoires d'espoir,*

Le renouveau, 1958-1962, 2011.

ISBN 978-2-917131-12-1

La Rédaction, *Les Berthier, Portraits statistiques*, 2012.

ISBN 978-2-917131-21-3

Margot M., *Margot.monmodele.com*, 2011.

ISBN 978-2-917131-10-7

Avec Les Laboratoires d'Aubervilliers

Franck Leibovici, (*des formes de vie*), *Une écologie des pratiques artistiques*, album + stickers, 2012.

ISBN 978-2-917131-24-4

Howard Becker et Robert Faulkner, *Thinking Together*.

An E-mail Exchange and All That Jazz.

Texte publié en anglais, édité par Dianne Hagaman. Préface de Franck Leibovici.

ISBN 978-2-917131-32-9

Collection « Lecture>Play », animée par Aurélien Gleize

Julian Alvarez et Damien Djaouti, *Introduction au Serious Game /*

Serious Game: An Introduction, bilingue français/anglais,

tr. anglaise par Claudia Ratti *et al.*, 2^e éd., 2012.

ISBN 978-2-917131-22-0

Fanny Georges, *Identités virtuelles*.

Les profils utilisateur du Web 2.0, 2010.

ISBN 978-2-917131-07-7

Anne Laforet, *Le Net Art au musée*.

Stratégies de conservation des œuvres en ligne, 2011.

ISBN 978-2-917131-04-6

Olivier Mauco, *GTA IV, l'envers du rêve américain*, 2013.

ISBN 978-2-917131-30-5

Olivier Mauco, *Jeux vidéo : hors de contrôle ?*, 2014.

ISBN 978-2-917131-34-3

Étienne Perény, *Images interactives et jeux vidéo*.

De l'interface iconique à l'avatar numérique, 2013.

ISBN 978-2-917131-25-1

Bernard Perron, *Silent Hill. Le moteur de la terreur*,

tr. de l'anglais (Canada) par Claire Réach, à paraître.

Samuel Rufat et Hovig Ter Minassian (dir.),

Les Jeux vidéo comme objet de recherche, 2012.

ISBN 978-2-917131-06-0

Hovig Ter Minassian, Samuel Rufat et Samuel Coavoux (dir.),

Espaces et temps des jeux vidéo, 2012.

ISBN 978-2-917131-19-0

Achévé d'imprimer en avril 2015
par CPI Firmin Didot – 27650 Mesnil-sur-l'Estrée
n° ISBN : 978-2-917131-40-4 · Dépôt légal : 2^e trimestre 2015.
Imprimé en France.

© L'auteur et Questions théoriques pour la présente édition.

www.questions-theoriques.com
mail : questions.theoriques@gmail.com